

ne s'y soit pas battu comme aux *Burgraves*, car il a quelque chose de pire que le mauvais goût, c'est l'indifférence. Au reste cette discussion vive à laquelle est soumis cet artiste n'a rien qui puisse étonner; elle flatterait plutôt quand on se rappelle que des maîtres, tels que Géricault, Eugène Delacroix, Rude, Courbet, Corot, Théodore Rousseau et Millet, sans compter les autres, ont été ou méconnus ou violemment contestés, ou refusés au Salon, ou même souffrants de la faim comme J. F. Millet. Puvis de Chavannes a le malheur d'être plus heureux; tout critique d'art rendant compte d'une Exposition, commence à parler de lui avant tout autre; les plus hautes récompenses lui ont été décernées par les artistes eux-mêmes; il fait école sans avoir d'élèves, et ses œuvres trouvent la magnifique hospitalité des monuments publics; après Lyon, c'est l'amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne qu'il va décorer.

L'indignation bourgeoise, car il y a beaucoup de bourgeoisie dans les arts, qui persiste contre lui, vient de ce que la plupart se mettent, pour forger leur appréciation, dans un moule traditionnel que rien ne peut entamer. Pour ceux-là, quand on ne dessine pas d'une certaine façon, on ne dessine point; quand on n'accommode pas sa peinture à de certains effets, on ne sait peindre. Ceux qui aiment notre maître, sont ceux qui sont indifférents aux langages, aux recettes et aux écoles, qui pensent que l'art est un produit de l'esprit, infiniment varié et qui doit varier comme lui, que l'art se propose surtout de traduire le sentiment à l'aide des moyens sans nombre fournis par la nature, et lorsqu'un artiste, quel qu'il soit, s'appuyant vraiment sur cette nature, leur dit de vraies paroles et de nouvelles paroles, qu'il se livre tel qu'il est, ils veulent l'admirer sans